

De la mollesse à la confusion

Réjean Beaudoin

Volume 38, numéro 5 (227), octobre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32498ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1996). Compte rendu de [De la mollesse à la confusion]. *Liberté*, 38(5), 104–109.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

DE LA MOLLESSE À LA CONFUSION

Monique Proulx, **Les Aurores montréalaises**, nouvelles, Montréal, Boréal, 1996, 260 pages.

*C'est l'histoire aussi d'un petit pays confus
encastré dans un grand pays mou.*

Monique Proulx, « Oui or no » (p. 169)

Son *Homme invisible à la fenêtre* était assez voyant et il n'est pas passé inaperçu. Son *Sexe des étoiles* s'est épanoui sur écran géant et tout le monde l'a bien vu. Ses *Aurores montréalaises* ont déjà été lues en revue avant même d'être réunies dans ce livre qui, assure l'auteur, « est, et a toujours été, la destination première des textes qui le composent » (p. 241). Monique Proulx sait transformer le déjà vu en révélation. Il s'agit de filtrer le regard en le piégeant dans un cadre, ce qui relève de l'art, fût-ce celui de la parade. Tous les clins d'œil de la connivence branchée seront interprétés comme autant de marques de subtilité. Il faut se rendre à l'évidence : il existe désormais une culture de la familiarité divertissante que plus rien n'empêche de fleurir et de fructifier.

Je ne sais pas quelle mouche m'a piqué. Je n'en ai pas contre la plume plutôt fine de Monique Proulx : sa prose est sans reproche, son inspiration paraît sans peur, sa phrase est admirable, avec ce rien de perversité franche qui rappelle le petit miroir de poche de Stendhal. L'ajustement des silences et des coups de gueule est bien emboîté. Qu'est-ce qui peut bien me mettre dans un état pareil ? Trop de doigté technique au service d'un matériau dont on n'a pas le droit de maquiller l'horreur ? Pourtant *Les Aurores montréalaises* ne maquillent rien – c'est une qualité certaine du livre –, mais leur crudité est revêtue d'un style si feutré que... Je n'irai tout de même pas jusqu'à réclamer qu'il faille écrire platement la platitude (car il n'y a pas ici de choses obscures, encore moins de surréalité). Bref, je ne conteste pas l'esthétique de l'écrivain. Il est indéniable que le dégoût (ou la fascination, c'est pareil) qu'inspire la foule urbaine engendre une singulière qualité d'émotion liée à l'enivrement de la futilité collective, laquelle peut fort bien accéder à la qualité d'essence poétique. La dernière mission de l'artiste moderne n'est-elle pas précisément d'apprendre cette tâche difficile à qui espère survivre à la Fin de l'Histoire : l'intime réconciliation avec l'atrocité du monde ? Et Montréal est un nid d'abjection qui convient tout à fait au propos. Si Baudelaire avait enfermé sa poésie au jardin classique des *Fleurs du mal*, qui donc aurait inventé la prose du *Spleen de Paris* ?

Je demande donc humblement pardon à Monique Proulx d'avoir insulté sa haute vertu scripturale et je la prie de bien vouloir lire, au contraire, le signe de sa réussite dans mon emportement qui tient un peu du transport. Et quel hommage plus digne peut-on rendre aux simulacres de l'art, sinon d'être victime de l'illusion qu'ils engendrent ?

Ce sont des nouvelles, textes courts et incisifs, tous soigneusement taillés dans l'insupportable banalité des drames et des lieux. Le livre se compare à une petite mosaïque de pierres multicolores. Chacune conserve la couleur rare et la forme unique de sa froide minéralité. L'ensemble n'en compose pas moins un vivant portrait de Montréal, une effrayante collection de spécimens humains, un tableau prodigieux de cacophonie et de tristesse nordique, un amalgame de richesses et de pauvretés : des personnages qui ne sont pas inoubliables, des événements qui ne trouvent place dans aucune histoire, des angoisses trop violentes pour ne pas se taire, des recettes trop exotiques pour la cuisine de M^{me} Benoît et des foules hagardes « dans la fièvre assassine des fins de journée (...) faune cavalant chacun pour soi vers sa tanière » (p. 40). Peuple débonnaire jusque dans ses banquiers, ville débraillée, de préférence dans ses langues et sa culture, mégaloïpote ignoble et tonitruante de laideur, « éparpillement d'identités contradictoires qui déambulent sans harmonie, sans but commun » (p. 227). Mais de quelle cité antique ou moderne ne pourrait-on pas dire la même chose ? La spécialité du charme montréalais, son don, son instinct, c'est le dédain de toute élégance et la mixtute tolérante de toutes les brutalités. Et on voudrait que cette jubilation dans l'informe reflète une quelconque américanité. Les États-Unis ont inventé bien des torpeurs triomphantes, mais pas l'affichage bilingue ni la poutine *tostée*. Les intellectuels du cru profèrent quelques vérités bien senties dans « Français, Françaises », mais ce sont des tordus pointus qui se font répliquer par un éditeur parisien, émissaire de Galligrasseuil : « Que cherchez-vous à prouver en vous haïssant de la sorte ? » (p. 189) La question ne manque pas de sens. Qu'est-ce qu'on peut

bien vouloir fonder entre un oratoire Saint-Joseph et un Stade olympique ?

Les Aurores montréalaises tisse tout un réseau de rapports qui plongent au cœur d'une urbanité sauvage : l'enfance s'y prostitue pour un ourson en peluche, un journalier trop jovial perd sa fille en essayant de sauver sa chatte, « Léa et Paul, par exemple » se séparent en se déchirant après quelques années seulement de « cet amour (...) qui ne peut pas ne pas durer toujours » (p. 118). Il y a aussi des Noirs, des Jaunes, des Roses et des Gris qui sont tous plus ou moins sur le point de blanchir leur mémoire d'exilés pour convenir que Montréal n'est vraiment pas l'enfer raciste que les Blancs de langue dominante s'entendent à dénoncer. Il y a des clochards qui recrutent activement parmi les professeurs d'université. Il y a cette Bovary de banlieue qui décide de séduire le chroniqueur dont elle dévore quotidiennement la prose matinale (le texte est dédié à Pierre Foglia). Sur le conseil de ce mentor, elle finit par lire le roman de Flaubert en ravalant sa rage : sa détresse est de ne pas pouvoir trouver d'apothicaire à Saint-Lambert ni d'arsenic chez Jean Coutu. Le plus douloureux du ridicule, c'est qu'il ne tue pas assez à son gré, en dehors des romans. La comédie de l'impuissance bête est ce qu'il y a de plus affligeant parce que c'est le tissu même de la réalité qui sous-tend la solidité de sa trame, bien que celle-ci ne soit faite que d'une multitude de petits points insignifiants.

Beaucoup de nouvelles de ce recueil sont magnifiques et le livre a une forme. Ma lecture, pour ce qu'elle vaut, tendrait à souligner l'atrocité locale, comme une sorte de *couleur locale*, là où l'aurore n'a pas toujours des doigts de rose. En un mot, la flore *montréalaise* (l'adjectivation risque de passer à l'usage) ne manque pas de verdure laurentienne. Le lieu commun qui veut qu'à

Montréal se joue le sort d'un « petit pays confus » contient sa part de vérité. *Les Aurores montréalaises* devrait agiter une sonnette d'alarme, si la pollution sonore n'avait pas déjà anesthésié sa lecture. La question de fond n'est pas neuve : comment assurer une culture commune après la mort des grands systèmes symboliques ? Je pense notamment aux derniers livres de Fernand Dumont. Les nations constituées avant le siècle dernier peuvent toujours revendiquer leur nouveau visage postmoderne, mais le Québec a-t-il les moyens de recourir à ce stratagème un peu blasé ? Comment prétendre avoir dépassé les vieilles ruses de l'Histoire tout en se lamentant de n'y avoir jamais été admis ? En d'autres termes, trouver une solution de rechange à l'atrocité peut-il se faire sans l'invention d'un pays ?

Le héros de « Sans domicile fixe » est professeur de littérature et fait son bilan de vingt ans d'expérience : « Nous tentons d'enseigner la littérature (...) [qui] se débat et continue de vivre entre nos théories stagnantes, nous n'avons pas encore trouvé le moyen de la clouer sur place. » (p. 222-223) Ce que la théorie n'a pas encore réussi, la culture multimedia est sur le point de le réaliser. Sur un plan plus technique, la qualité de la nouvelle tient essentiellement à sa brièveté — c'est connu —, mais la réserve qui fait mieux entendre le non-dit ne tient pas seulement à la longueur. Une nouvelle peut très bien élaborer un univers aussi dense que celui du roman, sans que les fins ni les moyens mis en œuvre se laissent confondre avec ceux du romancier. Sous ce rapport, certaines *aurores boréales* ne sont pas sans reproche. Plusieurs semblent un peu moins qu'ébauchées : à peine se révèlent-elles comme sujets potentiels qu'elles sont aussitôt proposées à l'attention du lecteur, comme si c'était à lui de compléter l'aperçu. Il est vrai que la composition des morceaux de la petite mosaïque, comme

je l'ai appelée, dessine des lignes aisément repérables qui inscrivent chaque histoire dans la lecture du recueil, mais pourquoi faut-il que la participation nourrisse la complicité ou que la litote confine au sous-entendu ? Il y a tout de même quelques traces de textes hâtifs ou inachevés : « Allô » et « Ça » gagneraient sans doute à mûrir davantage à l'état de manuscrit, ce qui n'entame pas la facture sobre et efficace de la plupart des nouvelles, dont la concision sait suggérer et taire le superflu. « Jouer avec un chat » est un joyau de finesse et d'ironie qui résume un destin saisi dans un raccourci saisissant. « Le futile et l'essentiel » est construit sur un désastreux tête-à-tête mère-fille qui confronte le village à la grande ville. « Les femmes sont plus fines que les hommes » joue sur la réserve et l'ellipse avec un tact sans défaut. Les hôtes de « Fucking bourgeois » sont si superficiels et si fidèles à leurs modèles en chair et en os que l'envie vous prend de les faire rôtir à la mode iroquoise, rien que pour leur arracher un peu de vie. C'est oublier qu'ils sont à l'exacte ressemblance de nos gaietés mondaines. Enfin la poésie rageuse de l'adolescent Laurel est très sensible dans l'histoire qui donne son titre au livre (on y reconnaîtra certains échos de *l'Homme invisible à la fenêtre*).

Au risque de perdre parfois son sang-froid, il faut lire sans hésiter *Les Aurores montréalaises*. Pour apprivoiser l'atrocité. Pour attiser la fureur. Pour savourer le bonheur d'une écriture souveraine aux portes de la barbarie. Enfin parce que ces nouvelles s'ajustent de manière à former un livre, ce qui n'est pas toujours évident quand on rassemble des histoires dont chacune soutient si facilement sa propre unité.